

Godland

de Hlynur Palmason

avec Elliot Crosset Hove, Ingvar Sigurdsson, Victoria Carmen Sonne

Danemark/Islande/Suède/France

V.O.S.T. – 2h23

Sortie nationale 21/12/22

JEUDI 16/03/2023 - 21h00

DIMANCHE 19/03/2023 - 19h00

LUNDI 20/03/2023 - 14h00

Hlynur Palmason est un artiste et cinéaste né en 1984 en Islande. Il a démarré dans les arts visuels, avant de se tourner vers la réalisation de films en suivant un cursus à l'École nationale de cinéma du Danemark. *Godland* est son troisième long métrage (*Winter Brothers* 2017 - 4 prix au festival de Locarno - , *Un Jour Si Blanc* 2019).

Entretien avec le réalisateur (Extrait du dossier de presse)

GODLAND se déroule à l'époque où l'Islande était sous domination danoise. Qu'est-ce qui vous a amené à traiter une histoire du temps de la colonisation ?

Ma vie a toujours été partagée entre ces deux pays très différents, qui m'ont modelé de nombreuses manières. L'autorité de la couronne danoise en Islande a pris fin il n'y a pas si longtemps et je ne l'ai jamais vraiment vue dépeinte au cinéma. J'avais envie d'explorer les contraires dans le paysage, dans les tempéraments et dans le langage, ou disons la source de nos malentendus, mais également les oppositions de forme et de sentiment et la façon dont elles se révèlent dès que l'on met ces deux pays l'un face à l'autre. Je suis convaincu que cette période-là résonne encore de nos jours, parce qu'en un sens, en tant qu'êtres humains, on n'a pas beaucoup changé. On a toujours les mêmes sentiments, désirs et besoins primitifs et basiques, et partageons tous le même destin d'êtres mortels qui finissent par retourner à la terre. Je trouve cela merveilleux de lire des lettres ou des journaux tenus par des gens de l'époque, voire plus anciens encore, et d'y lire que les gens ont les mêmes préoccupations qu'aujourd'hui. Combien d'argent j'ai pour le pain et le vin ? J'ai croisé une belle femme dans la rue. Il a fait un temps de chien toute la journée. Pourquoi suis-je ici ?, etc.

Lucas, votre protagoniste, voyage depuis le Danemark jusqu'à une contrée reculée d'Islande, et doit affronter ces contrastes. Je vois Lucas comme un jeune prêtre ambitieux et plein d'idéaux. Mais une fois que ces idéaux se heurtent à un monde aussi impitoyable et étranger, ils perdent toute pertinence et se brisent sur la réalité de la vie, ou de la nature, qu'on l'appelle comme on voudra. Je crois que Lucas et moi avons lentement compris, au fil de la fabrication de ce film, qu'on est minuscules, fugaces, et seulement ici pour un très bref moment.

Comment s'est déroulée l'expérience du tournage ? Le film est écrit et développé pour la région où j'habite. Le cheval en décomposition était celui de mon père, je l'ai filmé pendant un an sur le terrain de notre voisin. Les images saisonnières du glacier sont filmées sur plus de deux ans à un endroit où nous allons ramasser des champignons à la fin de l'été. Le premier campement du film est installé là où nous pêchons la truite à travers la glace pendant l'hiver. La plupart des décors sont des espaces que j'ai revisités de nombreuses fois, et commencent à se révéler lentement à travers mon écriture.

Certains sont d'un accès particulièrement difficile, il est impossible d'y arriver en voiture. Alors il a fallu transporter tout le matériel nous-mêmes et ne se déplacer qu'à cheval. Je crois que ce processus même nous a permis de dépeindre le paysage autour de nous d'une manière très authentique. Nous faisons l'expérience du voyage en même temps que nos personnages. Ce film a représenté un énorme défi. Nous avons tourné chronologiquement, ce qui est un véritable cadeau, au point que je ne vois pas du tout comment nous aurions fait autrement.

Votre style narratif et votre sens de l'intrigue comprennent des références à des sagas islandaises classiques. Où puisez-vous l'inspiration pour vos propres récits ? Je réfléchis toujours beaucoup au style narratif et au flux du film. Cela m'intéresse davantage que l'intrigue – un élément qui n'a jamais eu beaucoup de force dans mes films, parce que je ne fais pas l'expérience d'intrigues dans ma propre vie. J'étais par exemple très enthousiaste à l'idée de diviser le film en deux parties, la partie du voyage étant la première, l'arrivée sur l'emplacement de la construction de l'église étant la deuxième. La création d'un mouvement entre la première partie et la deuxième partie a supposé un processus très créatif et satisfaisant. J'essaie souvent de trouver des formes narratives qui m'excitent et me donnent envie d'explorer quelque chose de nouveau. La forme et le récit doivent en quelque sorte complètement se fondre l'un dans l'autre.

Sauf à la fin du film, la bande son est très ténue. Elle ressemble plutôt au vent. Pendant longtemps, j'ai pensé qu'il n'y aurait aucun compositeur sur le film. Je savais qu'il y avait un piano dans la maison de Carl et j'ai eu l'élan de laisser Ragnar jouer de l'harmonica au mariage. Il y a aussi pas mal de chansons tout au long du film : Ragnar et ses vieux poèmes, et l'introduction des deux sœurs, quand Ida chante une plainte criminelle en chemin vers la maison, puis Anna chante à côté du piano à la fin de la scène du dîner. Donc d'une certaine façon, je pensais qu'il y avait assez de musique dans la structure même du récit. Mais j'étais depuis longtemps en contact avec le musicien Alex Zhang Hungtai et j'avais vraiment envie de travailler avec lui. Quand nous avons reçu, Julius Krebs Damsbo, mon monteur, et moi, des sessions d'impro au saxophone, nous les avons adorées et avons essayé de les faire fonctionner avec le film. Cela a finalement donné lieu à une belle collaboration, et c'est le même musicien ODLAND. Mais je suis d'accord qu'on a l'impression du vent, on ne sait pas trop quel instrument on entend. Cela nous a fait l'effet d'une musique qu'on n'aurait jamais entendue auparavant. C'était assez mystérieux et collait très bien à ce film.

Vous avez tourné le film en pensant au daquerréotype, semble-t-il. Aviez-vous, vous et la directrice de la photo Maria von Hauswolff, une fascination pour les images de cette époque ? Nous utilisons effectivement le processus au collodion humide qui a remplacé le daguerréotype vers 1860. J'avais assisté à une conférence au Danemark sur le processus au collodion, donnée par Hörður Geirsson, un spécialiste de la photographie ancienne. On a sympathisé et il m'a montré tout le processus de préparation de la plaque humide, d'exposition et de développement. Cela m'a vraiment fasciné et je suis tombé amoureux de la qualité d'image et de l'odeur des produits chimiques.

C'est intéressant de voir que le personnage de Lucas regarde tout le monde pendant très longtemps. Et c'est seulement à la fin qu'on a l'impression que quelqu'un le regarde enfin lui. Pouvez-vous en dire plus sur ce point de vue ? Lucas vient d'un autre pays, il est un étranger dans cette contrée si rude dont il ne sait presque rien et dont il ne parle pas la langue. Le film démarre en opposant cet homme à cette terre ou cette nature. Mais ensuite, à mesure que l'on s'enfonce dans l'histoire, le conflit prend corps entre le prêtre et le guide et cela devient l'histoire d'un affrontement d'homme à homme. À la toute fin, on a l'impression que le point de vue a changé et qu'on le voit enfin – ou qu'il se voit enfin lui-même. Au fond, c'est l'histoire d'un homme qui va contre lui-même.

Il y a quelque chose du western dans l'histoire, puisque vous montrez une nation en construction, pour ainsi dire. Aviez-vous cela en tête ? Je suis d'accord sur le fait que le film ait un côté western. Je crois que c'est lié au fait qu'on ressent le conflit intérieur d'un personnage à travers la façon dont le monde qui l'environne est dépeint. C'est sans doute un peu comme dans les westerns, mais je crois aussi que c'est inhérent à la littérature islandaise avec laquelle j'ai grandi et que je lis toujours aujourd'hui. Je pense vraiment que le temps qu'il fait ici, les saisons et les paysages nous façonnent de façon très profonde. Alors c'est peut-être plus du nord que de l'ouest.

Prochaines séances :

Unicorn Wars (Lundi 20 mars 19h. Interdit aux moins de 12 ans)

Nostalgia (Jeudi 23 mars 18h30 et suivants)